

EXP.: Le Souffle de Vie
Avenue de Fré 204
1180 Bruxelles

Bureau de dépôt: Bruxelles X
Afgifte kantoor : Brussel X

N° d'agrément : P 102005
Toegelaten order N° : P 102005



PB-PP | B-00227
BELGIË(N) - BELGIQUE

le Souffle
de Vie

Numéro 124 Décembre 2022
Nummer 124 December 2022
Périodicité : trimestriel
Verschijnt : trimestrieel

Levensademn

« C'est la nuit qu'il est beau de croire à la lumière. »

Edmond ROSTAND

A travers cette revue, nous aborderons une réalité si actuelle et prenant des formes variées : **la vulnérabilité**. Expression d'une réalité qui fait peur, qui désarçonne, qui peut cependant nous permettre de nous arrêter, de mesurer nos faibles forces, la vulnérabilité nous atteint tous, qui que nous soyons, à divers moments de notre existence.

Au cœur du Souffle de Vie, l'enfant..., l'enfant à naître aussi : vulnérable même s'il se love au sein de sa mère. La conception naturelle de l'être, ne naît-elle pas d'un moment dont l'aboutissement s'appelle « la petite mort » ? Abandon suprême qui débouche sur l'éventuelle conception d'un être neuf en devenir, ... vulnérable, ... infiniment vulnérable... aux mains d'éléments physiologiques, psychiques, affectifs, et de la liberté d'autrui.

Le Souffle de Vie en tant qu'association vit lui aussi un temps de grande vulnérabilité, dans la métamorphose qu'il traverse et dont nous avons déjà abordé certains aspects dans la revue précédente. En effet, une modification et un accroissement de la structure de base s'imposent. Ces changements nécessaires dans notre organisation et notre fonctionnement nous demandent du temps. Il nous faut nous projeter vers l'avant pour pouvoir répondre à l'accroissement des appels et nous donner les moyens de le réaliser concrètement.

Si le Souffle de Vie est un mouvement, il n'en est pas moins composé d'hommes et de femmes qui, eux-mêmes, traversent dans leur vie, des moments personnels de vulnérabilité. Cette réalité met en évidence le fait que toute forme de vulnérabilité vient comme souligner la richesse de l'être, de son tempérament, de ses capacités, sans détruire celles-ci, contrairement à ce que l'on pourrait penser. Ce n'est pas parce que l'on vit un temps de vulnérabilité quelle qu'elle soit, que notre valeur personnelle s'effrite. Nous n'y perdons pas non plus notre identité. Croire cela serait comme si l'on oubliait nos moments de contemplation devant le jeu subtil des rayons de lumière à travers les nuages, ou notre émerveillement à marcher avec délice dans le sous-bois, clairsemé d'ombres et de lumière.

Aujourd'hui, il semble que le monde entier traverse une période de vulnérabilité à bien des niveaux. L'angoisse peut nous prendre à la gorge comme peut-être jamais auparavant. Cette atmosphère tendue se ressent clairement dans les familles faisant appel au Souffle de Vie.

La crise économique touche celles-ci de plein fouet et accroît encore le nombre de nouveaux appels à travers notre pays. Sous couvert



Marcel Caron

d'une simple demande de matériel, des détresses beaucoup plus profondes s'expriment. Abandon du père de l'enfant attendu, illégalité, sans-abrisme, santé physique, psychique, mentale gravement déficiente, rejet familial, etc., sont souvent cumulées et conséquentes les unes aux autres, dans la vie de femmes enceintes ou de couples, en demande d'aide.

La difficulté matérielle vient comme exacerber le profond mal-être dans lequel une grossesse survient comme un point d'orgue d'espérance larvée. Plus que jamais, dans ce contexte de vulnérabilité, la solidarité est nécessaire, indispensable même.

Plus que jamais, le travail du Souffle de Vie est indispensable. Se savoir tous vulnérables et respectueux de la vulnérabilité d'autrui, ébauche déjà un lien de solidarité entre nous. Pussions-nous, chacun, là où nous sommes, quoi que nous vivions, laisser filtrer à travers l'épais brouillard de nos souffrances, ne fût-ce qu'un trait de lumière pour l'autre.

**« C'est la nuit,
qu'il est beau de croire à la lumière. »**

**Puisse cette parole d' E. Rostand,
exprimer pour chacun,
chacune de vous,
nos plus vifs souhaits à l'aube de 2023 :
qu'elle devienne vie dans notre vie, ...
Pussions-nous aborder les obscurités
de nos vies, avec la sérénité que peut
nous procurer l'espérance de lumière,
en ce Noël qui vient.**

Micheline et Jacques Philippe

Jusqu'au bout...

Au cours de ma dernière grossesse, la trisomie 18 a été confirmée par deux ponctions successives. A l'hôpital on m'a expliqué que c'est un handicap très grave, qui laisse peu de chances de survie, et on m'a proposé d'interrompre la gestation. J'ai refusé : je ne pouvais pas « faire partir » ma fille... Qui étais-je pour décider de sa vie ou de sa mort ? C'est une décision qui revient à Dieu seul, me semble-t-il. J'ai donc décidé de la garder, j'ai voulu donner à mon bébé toutes les chances d'aller jusqu'au bout de ses possibilités. Ni mon mari, ni la plupart de mes proches ne m'ont soutenue dans cette décision, que j'ai dû assumer toute seule. Heureusement, j'ai été bien suivie par ma gynécologue et soutenue par des associations : le Souffle de Vie, Interface, le Petit Vélo Jaune.

Mon mari a eu très peur de notre fille et du fait qu'elle soit handicapée. Deux mois avant sa naissance, il est retourné au pays, ne sachant plus que faire. Dans sa famille, il y a plusieurs personnes handicapées. Même s'il n'y avait pas de lien héréditaire, il était très angoissé. Finalement, il est revenu peu avant la naissance.

Mon bébé se développait très lentement et avec beaucoup de malformations : du cœur, du cerveau, du système respiratoire... Chaque jour de la grossesse était comme un accès incertain à la vie. A chaque visite médicale, je me demandais si ma fille allait encore être vivante. Je me réjouissais tout en avançant vers l'inconnu de la nouvelle échéance médicale. J'étais comme en double attente ; de grossesse et d'espoir, retenant mon souffle, ... osant croire sans illusions, de petits jours en petits jours. Le moment de pratiquer la césarienne est enfin arrivé.



A l'hôpital, tout le personnel soignant était sur le qui-vive, car personne ne savait prédire si ma fille allait survivre, et pour combien de temps. La plupart des bébés atteints de trisomie 18 décèdent avant la naissance, comme il était arrivé à une autre maman hospitalisée dans la même clinique en même temps que moi.

Avec mes enfants âgés de 6 et 5 ans, nous avons choisi le prénom de leur petite sœur. Je voulais lui donner un prénom qui soit commun à ma culture d'origine – la Tunisie – et à la culture européenne dans laquelle je vis. Nous l'avons donc prénommée « Sophia » qui signifie « sagesse » ; un prénom qui plaisait particulièrement à mes enfants. Cela a beaucoup réjoui mon médecin généraliste qui s'appelle Sophie. La sagesse, ma fille me l'a apprise à sa façon, en m'invitant à l'accompagner du mieux que je pouvais, tout en sachant que je ne pourrais pas tout ; sagesse de lui donner tout mon amour jusqu'au bout de sa petite vie. Sagesse de sa vie elle-même, si ténue, si calme, soufflant comme une brise légère, à reculons des jours qui passaient.

Jour après jour, Sophia recevait la vie. Elle ne parvenait pas à téter au sein, il fallait lui donner des minuscules biberons car elle buvait très peu à la fois. Elle restait très petite et respirait avec difficulté. Nous avons passé ensemble 12 jours à l'hôpital. La responsable du Souffle de Vie, venait nous voir tous les jours et lavait le linge de Sophia.



Le regard de son papa a changé quand il a vu Sophia. Même s'il restait très angoissé, il a surmonté sa peur et est venu à l'hôpital.

Au bout de ces deux semaines, j'ai pu rentrer à la maison avec Sophia. Le Souffle de Vie nous avait fourni tout le nécessaire : couffin, poussette et maxi-cosy, baignoire, layette pour prématuré... Un bénévole a aussi aidé à repeindre la chambre de Sophia ! Ma « marraine » du Souffle de Vie est venue deux fois et a donné le biberon à Sophia. Les bénévoles du Petit Vélo Jaune sont aussi venus deux fois.

Après une dizaine de jours à la maison, Sophia a attrapé un rhume qui a mis à mal son état de santé déjà fragile. Son cœur est devenu très faible et elle nous a quittés le 27 septembre vers 16 heures. Nous l'avons enterrée au cimetière Musulman d'Evere, dans la partie réservée aux petits enfants décédés pendant la grossesse ou peu après la naissance. La petite tombe de Sophia est entourée de beaucoup d'autres sépultures de bébés. Cela me donne l'impression qu'elle fait partie d'une communauté. Au moment du décès j'ai reçu plusieurs cartes de condoléances de la part des soignants, du Souffle de Vie, de mes collègues et amies, des autres bénévoles... Cela m'a beaucoup ému et m'a fait chaud au cœur. J'ai été entourée d'une grande empathie à l'occasion de cette épreuve.



Je considère que c'est un miracle que Sophia ait survécu 27 jours et que sa sœur et son frère aient pu la connaître. Je crois qu'elle est au Paradis et qu'une partie de moi-même y est aussi. Dans notre religion, nous croyons que les âmes des petits enfants décédés en état de totale pureté et innocence vont au Paradis et y entraînent avec eux aussi leurs parents et leurs proches. Je crois que dans les épreuves, Dieu est là pour nous montrer davantage son amour.

Navvel rédigé avec ma famille de parrainage

Vulnérabilité au Souffle de Vie

L'histoire du Souffle de Vie se construit avec les personnes à qui il vient en aide et celles qui s'y investissent.

Il y a quelques semaines, Caroline et Damien Schwartz, responsables de l'antenne de Wallonie nous ont fait part de leur volonté d'être déchargés de leur mission au sein du Souffle de Vie.

Nous avons pris le temps d'accueillir leur demande et de comprendre les raisons de leur choix. A l'heure où leur départ se prépare, nous tenons, au nom de l'asbl, à les remercier pour tout leur investissement et ce qu'ils ont apporté aux mamans et familles du Souffle de Vie.

Tant de mamans et de familles ont été écoutées, aidées, soulagées, accueillies pendant plus de 10 ans et nous leur en sommes infiniment reconnaissants.

D'autre part, Nadia et Dany Van den Bergh, après avoir revalorisé tout le domaine de Pesche ces dernières années et accueilli les nombreuses familles à Pesche après le Covid, ont décidé d'entamer un nouveau parcours dans leur vie et d'envisager leur départ dans quelques mois.

Grâce à eux, ces familles ont pu bénéficier d'un séjour bienfaisant et ressourçant à l'Envie de Souffler.

Au nom de toutes ces familles, nous tenons à les remercier chaleureusement.

L'asbl poursuit dès lors ses missions dans tout le territoire de la Belgique en se réorganisant tout en tenant compte de ces changements.

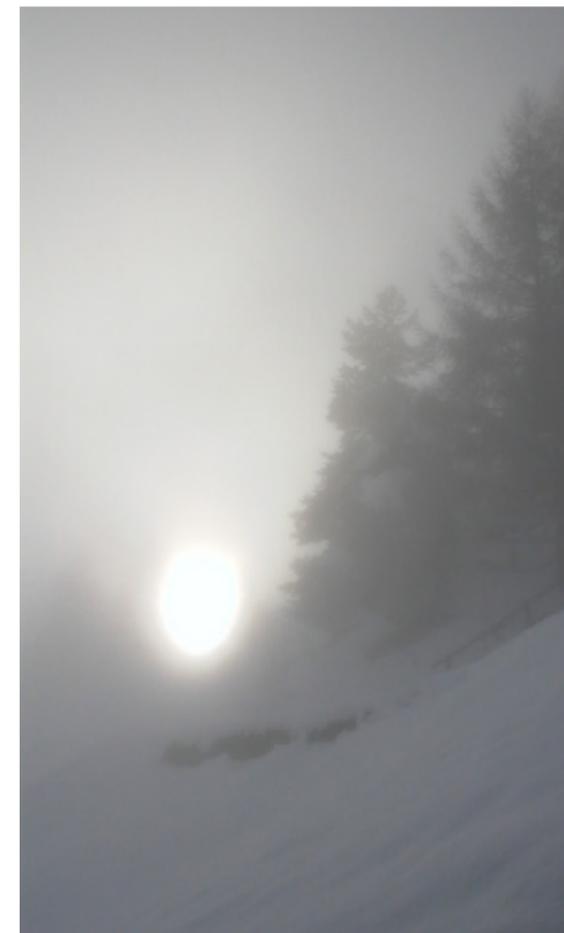
Les appels sont dorénavant répartis entre deux antennes :

une antenne francophone à appeler au **02 375 95 04**

et une antenne néerlandophone, Levensadem, à appeler au **03 449 48 26**.

Le Conseil d'Administration : *Odile Verhaegen, Pascale Degomme, Cyril Becquart.*

Responsables du Souffle de Vie: *Micheline et Jacques Philippe*



Vulnérabilité : doit-on en souffrir ?

Quelques idées entendues...

- « Je ne suis pas aussi forte que je le parais. »
- « Je ne peux pas m'accepter dans un état de vulnérabilité : cela me rend honteux. »
- « Je ne me suis jamais sentie sûre de moi, je me sens toujours avec un point faible. D'autres m'ont dit que dans le fond de leur cœur, ils n'ont jamais douté d'eux-mêmes, sans pour autant être orgueilleux : ils sentent une certaine force interne qui les rend sereins. »
- « Je ne me sens pas sûr de moi, cependant je fais comme si j'étais fort. »
- « J'ai appris à reconnaître mes vulnérabilités et à agir en conséquences. L'humour et l'autodérision m'y aident grandement. »



Permettez-moi de vous livrer quelques réflexions à propos de la vulnérabilité.

Certaines personnes parlent de vulnérabilité, qu'est-ce que cela veut dire ?

- Être vulnérable, c'est savoir qu'on a la capacité d'être atteint, affublé d'une plaie. Vulnérabilité a le sens de « faible » : on présente une faiblesse ou un point faible. Ceci exprime le fait que l'on peut être exposé à une attaque. Encore faut-il qu'il y ait une attaque.

- En terme subjectif : je me sens vulnérable. Cela ne veut pas dire que je le suis mais du fait que je le pense, je le deviens.

- Au sens plus large, être vulnérable signifie qu'on est susceptible d'être blessé : cela fait partie de notre structure. Il y a en nous un endroit où l'on sait que l'on peut être atteint, où l'on a un point vulnérable.

- Dans la mythologie grecque, les anciens ont appelé cela « Le talon d'Achille » ; son seul point faible après qu'il eut été plongé dans le Styx par sa mère qui le tenait par le talon. De là vient l'expression « Le talon d'Achille », faiblesse fatale en dépit d'une grande force générale, pouvant mener à la perte ; ou tout simplement, le point faible d'une personne.

- L'opposé de vulnérable est « insensible ». Une personne vulnérable est sensible.



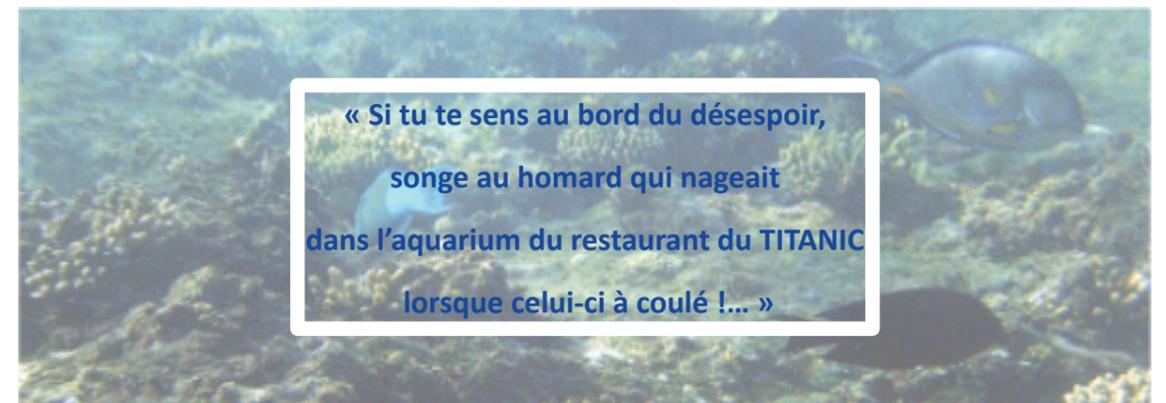
- Dans tout système, il y a quelque part un point faible. Les Grecs ont développé cette idée dans la nécessité de chercher et de trouver la faille, le point faible. De là découle la nécessité d'être vigilant, sur ses gardes, méfiant : une carapace absolue n'existe pas. On remarquera que le fameux « talon d'Achille » se situe à l'arrière du corps et en bas ; précisément là où il y a peu de risques d'être attaqué.

D'où vient cette vulnérabilité ? Qu'est-ce qui est à l'origine d'un point faible ?

- En général, tous les parents essaient de rendre leurs enfants invulnérables. On les protège, on leur apprend à se défendre, etc. Être invulnérable est une notion dont les gens rêvent pour eux ou pour leurs enfants : être capable de ne pas être à la merci de l'autre : être Tarzan, Spider man, Tom Cruise ou les Avengers par exemple.

- Notre pensée religieuse peut avoir tendance à nous faire fabriquer des rêves de toute puissance grâce aux images de Dieu que nous créons : inconsciemment, nous pensons que c'est lui qui va résoudre (à notre place) nos vulnérabilités et accomplir ainsi notre rêve d'invulnérabilité. En cela l'on peut découvrir l'originalité du Christianisme exprimant un Dieu qui n'est pas tout puissant ; la mort de Jésus le confirme. Avant tout, il est le tout aimant.

- L'idéal philosophiquement parlant, c'est d'être invulnérable mais on se rend vite compte que cette situation n'est pas conforme à la réalité, que tout ne peut se résoudre, se gérer. Mais en général, on a envie et tendance à s'entendre. On a une propension à se fier à l'autre. Cependant, il y a toujours quelque part un point qu'on n'a pas prévu.



- La vulnérabilité nous oblige à nous protéger au maximum. Avec cette impossible invulnérabilité, on est obligé d'essayer de s'entendre avec l'autre qui pourrait trouver notre faiblesse, ce qui entraîne une possibilité de chercher à se mettre d'accord. Un accord n'est jamais absolu parce que l'autre peut toujours trouver en nous une faille qu'on ignore : on n'est jamais tout à fait tranquille. C'est ainsi que l'on devient conscient de sa vulnérabilité. C'est une réalité que l'on admet difficilement et dont on ne parle pas ou peu.

Quand on est vulnérable, accepte-t-on de le rester ? Que fait-on alors ?

- En personne responsable, on va chercher toutes les possibilités de difficultés et chercher les solutions. C'est ce qui amène à trouver des accords, à faire des pactes pour se tranquilliser. De là, naît tout l'art de la communication et de la diplomatie.

- Certaines personnes considèrent les autres comme des agresseurs potentiels, ce qu'ils ne sont pas nécessairement. Ces personnes vont d'abord incriminer les autres. D'autres personnes ont tendance à se mettre en question.

- Le fait d'être vulnérable nous oblige à nous connaître davantage : je suis obligé de chercher en moi mes propres systèmes de défense, de me poser des questions à propos de ce qui me dévoile ma faiblesse, aussi bien que mes capacités à me défendre. Évidemment, on se pose aussi la question du pourquoi.

- La vulnérabilité apparaît nettement à certains moments de notre existence. Les incidents de la vie, certains événements nous obligent à nous mettre sur nos gardes. Dès que l'on sort de notre zone de sécurité, on est obligé de chercher à nous protéger. C'est une défense naturelle de soi ; c'est instinctif. Le problème réside dans la manière de se protéger.

○ On peut se défendre en se repliant sur soi, en rompant ou en affaiblissant les relations à l'autre.

○ Ou bien, on peut se défendre en allant au-devant des choses : on entame une démarche qui évalue le danger amené par l'autre et notre capacité à y faire face.

○ Cela peut être un jeu narcissique : j'ai plaisir à m'occuper de moi, je me crée une zone de confort dans laquelle je me sens bien ; je m'y complais.

○ Ou bien, j'ai plaisir à ce que l'on s'occupe de moi, cela me sécurise et je préfère rester dans cette zone de sécurité.

○ Il est possible que la vulnérabilité puisse servir quelqu'un parce que, étant vulnérable, il est accessible.



Personnellement, je n'ai jamais pensé que je n'étais pas vulnérable. Je me rends compte aujourd'hui, que mon mode de réaction a toujours été en général, d'anticiper les choses, ce qui m'a amené à prévoir. J'ai donc dû prendre des mesures de protection anticipatives : peut-être à tort, peut-être au dépens d'autres personnes.

La vulnérabilité n'est pas un défaut en soi ; elle n'est pas contraire à la normalité ; elle peut être source de richesse.

Professeur, docteur Paul Lievens,
réfèrent psychiatrique au Souffle de Vie.
Propos recueillis par Micheline Philippe.



Donner un poisson ou apprendre à pêcher ?

Au Rwanda, le terme « vulnérable » désigne les personnes les plus pauvres. Les jeunes filles ou femmes enceintes dont certaines mineures, en font partie.

Ordinairement, une jeune fille enceinte mineure est chassée de chez elle par ses parents. Peur de l'avenir, angoisse, pauvreté de la famille parentale, honte, font partie des raisons pour lesquelles cette pratique est coutumière et se retrouve dans plusieurs pays.

Nous retrouvons là, ce processus instinctif qui nous pousse à nier la souffrance et ses conséquences. Ce « *Non, ce n'est pas possible... ce n'est pas vrai* » exprime spontanément un mouvement de rejet de la catastrophe qui vient menacer notre sécurité, notre bien-être, notre vie même.

Cependant, lors de notre voyage au Rwanda en octobre dernier, nous avons appris que le gouvernement rwandais avait pris plusieurs mesures visant à faire prévaloir les droits de l'enfant et de la mère. Ainsi, une jeune femme enceinte mineure ne peut plus être chassée de chez elle. Si tel est le cas, la jeune peut se rendre à la préfecture et sera ramenée chez ses parents. L'état prendra également sa mutuelle en charge, ainsi que celle de l'enfant si celui-ci est dans la famille. La jeune percevra aussi une petite indemnité qui, sans couvrir l'ensemble de ses frais, lui sera néanmoins nécessaire.

L'enseignement est devenu gratuit et obligatoire jusqu'à la neuvième année d'études (3^e secondaires). Cette mesure se comprend dans l'invitation ainsi faite de chercher à se former en vue d'un futur moyen de subsistance. De telles décisions invitent à un changement des mentalités qui ne peut qu'être source de développement vital. Nous pouvons y voir une visée à long terme qui prendra du temps à être mise en application effective et à porter ses fruits mais qui manifeste un progrès social d'envergure et salubre.



Sur place, Étienne et Christine, les responsables rwandais du Souffle de Vie, nous ont fait visiter différents lieux d'existence du Souffle de Vie. Ainsi, nous avons pu rencontrer plusieurs jeunes mères, enfant au dos ou à la main, aidées par le Souffle de Vie.

Depuis le passage de la nouvelle loi qui interdit aux parents de chasser leur fille enceinte, les familles de parrainage se voient confirmées dans leur mission de soutien relationnel qui se précise encore davantage par le dialogue avec la famille d'origine de la jeune fille enceinte. Les familles de parrainage deviennent ainsi des intermédiaires de choix entre la jeune et ses parents, permettant la reprise d'un dialogue familial et une réinsertion à long terme, dont l'enfant devient bénéficiaire à la naissance. Les familles de parrainage nous exprimaient le soulagement des parents des adolescentes qui, non seulement, ne se sentent plus seuls mais se sentent moins jugés ou dénigrés à cause de cette grossesse au sein de leur famille. Un nouvel élan de solidarité voit ainsi le jour dans la communauté locale.

« Quand nous avons réalisé que d'autres personnes de notre entourage aidaient notre fille pour sa grossesse et finalement, aimaient et soutenaient notre fille à notre place, nous avons compris que c'était à nous de le faire, et que nous ne serons ni jugés, ni rejetés, mais bien au contraire, nous serions épaulés », confiaient certains parents présents à notre visite.

Autour de la relation de parrainage se greffe comme ici en Belgique, différentes aides, plus ponctuelles. Par exemple, une jeune femme enceinte a pu recevoir un complément d'informations sur le déroulement d'une grossesse dont elle ignorait tout. Une aide à une meilleure nutrition a pu être donnée. Un gynécologue a accepté de suivre de façon plus complète et appropriée une femme de 25 ans qui avait eu un nombre impressionnant de fausses couches. Grâce à cette aide médicale, la jeune femme a pu mettre son fils au monde à terme. Découvrant ainsi le Souffle de Vie, ce gynécologue, qui reste très soucieux de sa nouvelle patiente, a proposé de se mettre au service du Souffle de Vie pour d'autres femmes dans le besoin.

Au Rwanda comme au Congo, la vie sociale est assez structurée, partant de petites communautés de base composées de 10 à 20 familles. C'est là que de petites antennes locales du Souffle de Vie voient le jour. L'aide relationnelle par les familles de parrainage ainsi qu'un soutien matériel ou financier à petite échelle, s'organise à travers ces petites communautés.



Étienne et Christine ont aussi mis sur pied des rencontres mensuelles pour les jeunes adolescentes enceintes. En arrivant à la réunion, chacune apporte 500 Francs rwandais, ce qui équivaut à environ 50 cents ici. Ensuite, chacune relate le vécu du quotidien, expose ses

difficultés, ses manques, exprime une question, partage un désir de projet. Un dialogue s'en suit, qui a pour but de pouvoir s'entraider. En fin de réunion, l'on vote pour savoir quelle jeune mère pourra repartir avec l'argent récolté. Chacune sait qu'un jour, ce sera elle qui en bénéficiera. Un petit enseignement simple est aussi donné par les responsables, concernant des questions ou difficultés amenées antérieurement, telles que par exemple, se prévenir d'une nouvelle grossesse dans la même situation de vie.

Nous avons aussi commencé à étudier avec Étienne et Christine, la possibilité de permettre aux jeunes adolescentes, de recevoir une formation de base à l'un ou l'autre métier qui leur permettrait ainsi de subvenir progressivement à leurs besoins.

**« Si tu donnes un poisson à un homme, il mangera un jour.
Si tu lui apprends à pêcher, il mangera toujours »**
Lao -Tseu

L'idéal serait de pouvoir ériger un centre de formations à court terme. Actuellement, ce type de formation existe ça et là et nos responsables ont le projet d'en faire le recensement. Une telle formation revient à 10 000 Francs rwandais, sans compter le matériel nécessaire. Étienne et Christine regorgent de créativité et d'énergie. Christine a mis au point un processus de fabrication de savon liquide. Transmettre ce savoir pourrait déjà être une première ébauche. Là-bas, nul besoin de registre de commerce ni de numéro de TVA pour vendre ses produits.

Étienne et Christine nous ont demandé de compléter la formation pour la mise en place des parrainages, ce que nous avons réalisé pour un groupe de couples responsables d'antennes locales, ainsi qu'une assemblée d'une soixantaine de personnes, dans une autre localité.

Les personnes faisant appel au Souffle de Vie sont pour la plupart, issues de la catégorie des personnes vulnérables. Plusieurs parmi elles, sont abandonnées par le père de l'enfant en raison même de la pauvreté et de la peur que celle-ci provoque, de ne pouvoir faire face à cette nouvelle famille. Nous avons aussi été frappés par le nombre de parents d'adolescentes, qui sont séparés en vue de trouver mieux ailleurs, financièrement mais aussi pour fuir l'angoisse plus fondamentale liée à la pauvreté. Nous avons ainsi rencontré Rosine, 17 ans, enceinte de 4 mois. Ses parents étant divorcés, elle vit seule avec son petit frère car les deux parents ont quitté la maison. Le niveau de scolarisation de Rosine est de la 4^e primaire. Chaque jour, elle doit trouver de quoi subvenir à leurs besoins.

L'on comprend dès lors, l'importance de nouvelles mesures prises par l'état pour tenter d'améliorer de telles situations. Et merci à Étienne et Christine qui, loin de se décourager face à la tâche immense qui est la leur, accordent tous leurs « possibles » pour que se répande chez eux, le Souffle de Vie. Nous avons bien des leçons à recevoir d'eux dans les conditions de vie qui sont les leurs.

Le fonctionnement en petites antennes locales, nous inspire en tout cas, en vue de l'accroissement de la structure belge du Souffle de Vie.

« N’attends pas d’être riche pour aider les pauvres. »

Cette maxime nous fait directement penser au Congo d’où nous revenons tout juste.

A Goma, la vulnérabilité se conjugue avec les combats entre différentes milices, aux portes de la ville. Le Souffle de Vie s’y maintient, petit et efficace là où il peut se manifester, comme la bougie à la flamme vacillante, qui pourtant ne s’éteint pas. Pumzi ya Uzima (Le Souffle de Vie en Swahili) est devenu une partie intégrante de la pastorale familiale, recevant ainsi une visibilité officielle possible dans chaque paroisse et sous-paroisse (succursale dit-on là-bas) de la ville. Ainsi par exemple, lorsque les futurs couples se préparent au mariage, ils reçoivent l’information de l’existence du Souffle de Vie auquel ils peuvent faire appel si et quand ils seront concernés. Le Souffle de Vie parcourt ainsi, la structure paroissiale, jusqu’à toucher les petites communautés de base, comme au Rwanda.

Au cœur d’une pauvreté sans nom, l’on s’organise. La jeune adolescente enceinte, chassée par ses parents, sans le secours de la loi, trouve refuge dans une famille « Souffle de Vie » qui, souvent tout aussi pauvre, l’héberge secondée par les autres familles du quartier ; les uns apportent un peu de nourriture, les autres la layette nécessaire pour la naissance. Une collecte est réalisée qui paiera les frais d’accouchement. Si nécessaire pour cela, l’on remonte à l’étage supérieur de la structure d’église pour pouvoir rassembler petit à petit la somme à prévoir à cet effet, à l’aide des collectes dans les autres communautés. Au Congo, pas ou peu de mutuelle, et l’état n’intervient ni socialement, ni financièrement.

Aline, 19 ans, est issue d’une famille très pauvre. Enceinte, elle a été chassée de chez ses parents. Une famille de parrainage l’a hébergée et aussi renoué la relation avec ses parents. Le couple parrainant est allé à la rencontre du père de l’enfant attendu. Celui-ci, malgré sa promesse de faire face à la situation, avait fui par peur des représailles dues à sa responsabilité dans la grossesse d’Aline. Le couple de parrainage l’a retrouvé, l’a longuement écouté et a pris le temps de dialoguer avec lui. Cependant, il ne se sentait pas la force de revenir.

Sans se décourager, la famille de parrainage a alors rencontré ses parents qui ont pu progressivement changer d’attitude vis-à-vis de leur fils. Entre temps, Aline a décidé de faire bon an mal an du petit commerce de tomates sur le bord de la route, comme cela se fait régulièrement à Goma. L’on achète un sac de tomates que l’on revend à la pièce dans un quartier plus dense de la ville. Là non plus, pas besoin de formation, ni de documents officiels pour s’installer. Ce type de petit commerce assure une survie au jour le jour.

Quand les parents du jeune futur père ont repris eux aussi le dialogue avec lui, celui-ci, profondément touché par le courage d’Aline et sa détermination à se débrouiller, a repris la

relation avec elle. Secondés par les adultes qui les entouraient, ils peuvent maintenant faire face à leur parentalité vis-à-vis de leur petit garçon qui vient de naître.

Lors de notre séjour à Goma, nous avons vécu une Eucharistie pour les familles ayant perdu un enfant pendant la grossesse. Là-bas, pratiquement chaque famille vit ce deuil qui a un impact assez important dans la vie des femmes. Une personne qui vit des fausses-couches à répétition est montrée du doigt. L’on croit aussi assez facilement à une forme de magie noire, de sorts jetés par des ennemis potentiels. Le contexte de guerre vient encore exacerber ce type d’accusations ou de pensées maléfiques. Un climat de grosses tensions entre familles peut ainsi naître de ces fausses-couches alors qu’il peut s’agir de difficultés médicales curables.

Comme au Rwanda, nous avons eu l’occasion de rencontrer une série de personnes aidées par le Souffle de Vie.



Une infirmière nous racontait qu’elle et son mari avaient décidé d’avoir 4 enfants. Elle eut tout d’abord un premier garçon. Leur deuxième enfant est décédé à 7 mois de grossesse. Pour le troisième enfant, une césarienne s’est imposée à 7 mois de grossesse. Après la naissance, l’enfant a eu des complications, est tombé malade et a fait un AVC. Il a finalement dû être opéré et les médecins ont conseillé à la maman de ne plus avoir d’enfant. Ce fut pour elle une grande souffrance d’autant plus difficile à surmonter que, comme elle nous le disait, « ce n’est pas dans notre culture de prendre une telle décision ». Elle souffrait en outre des critiques familiales et vivait cette situation dans la honte, ne sachant comment s’en sortir. Elle se sentait très seule et démunie. C’est à ce moment-là qu’elle a entendu parler d’une Eucharistie proposée par le Souffle de Vie pour les familles ayant vécu un deuil périnatal. Cette célébration lui a redonné force, courage et une grande paix. Le mois suivant, elle concevait un enfant. La grossesse a évolué cette fois-ci sans difficultés et elle a pu accoucher à terme de son 4^e enfant, en bonne santé.

A la demande de son supérieur de la pastorale, Alphonse, notre responsable sur place, a pu s’entourer d’une équipe pour le seconder. En effet, en plus de cette responsabilité, il vient d’être nommé animateur pastoral dans une nouvelle paroisse de Goma. D’autre part, son épouse est obligée de travailler en dehors de la ville pour tenter péniblement de nouer les deux bouts, le salaire d’Alphonse étant dérisoire.

Nous voudrions saluer son courage, son enthousiasme, sa capacité à combiner ses différentes tâches dont Pumzi ya Uzima est le grand bénéficiaire.

Nous aussi, nous nous sentons bénéficiaires du Souffle de Vie de Goma, où la vie quotidienne vécue dans une indicible pauvreté, regorge de créativité avec les moyens du bord si ténus. Alphonse nous a expliqué qu’un projet de formation voit le jour pour permettre aux familles aidées par le Souffle de Vie de réaliser des mini-potagers dans ce que nous appellerions ici des mouchoirs de poche, devant les baraques de bois, de cartons, de toiles, qui leur servent de maisons. Et par-dessus tout, nous recevons en plein cœur leurs chants, leurs rires, leur bonne humeur, indispensables ingrédients pour nourrir leur volonté de vivre en hommes, en femmes debout.

Comme un nouveau-né dans les bras d'une sage-femme

Prier pour quelqu'un s'accompagne parfois d'un sentiment d'impuissance et de désarroi. La situation de la personne pour laquelle on prie peut être si difficile et si complexe que celui qui en reçoit l'intention, ou le priant, se demande : quel changement ma prière pourrait-elle apporter à cette situation ? Je ne vois aucun résultat à ma prière... Comment Dieu peut-il y apporter le salut, ou montrer une solution... ?

Comment un intercesseur ou un priant gère-t-il ce sentiment d'impuissance ?

Jo Spoor nous parle de son expérience à ce sujet :

« Pendant de nombreuses années, j'ai suivi une thérapie personnelle. Lorsque je venais voir le psychiatre ou le psychologue, j'avais moins de mal à raconter mes histoires, même très personnelles, que lorsque je confiais à un priant, mes propres intentions de prière. C'est dans ces demandes-là, que je me sentais le plus vulnérable.

Au fil du temps, j'ai acquis une plus grande confiance en réalisant que la personne qui priait pour moi était là pour moi au nom de Dieu.

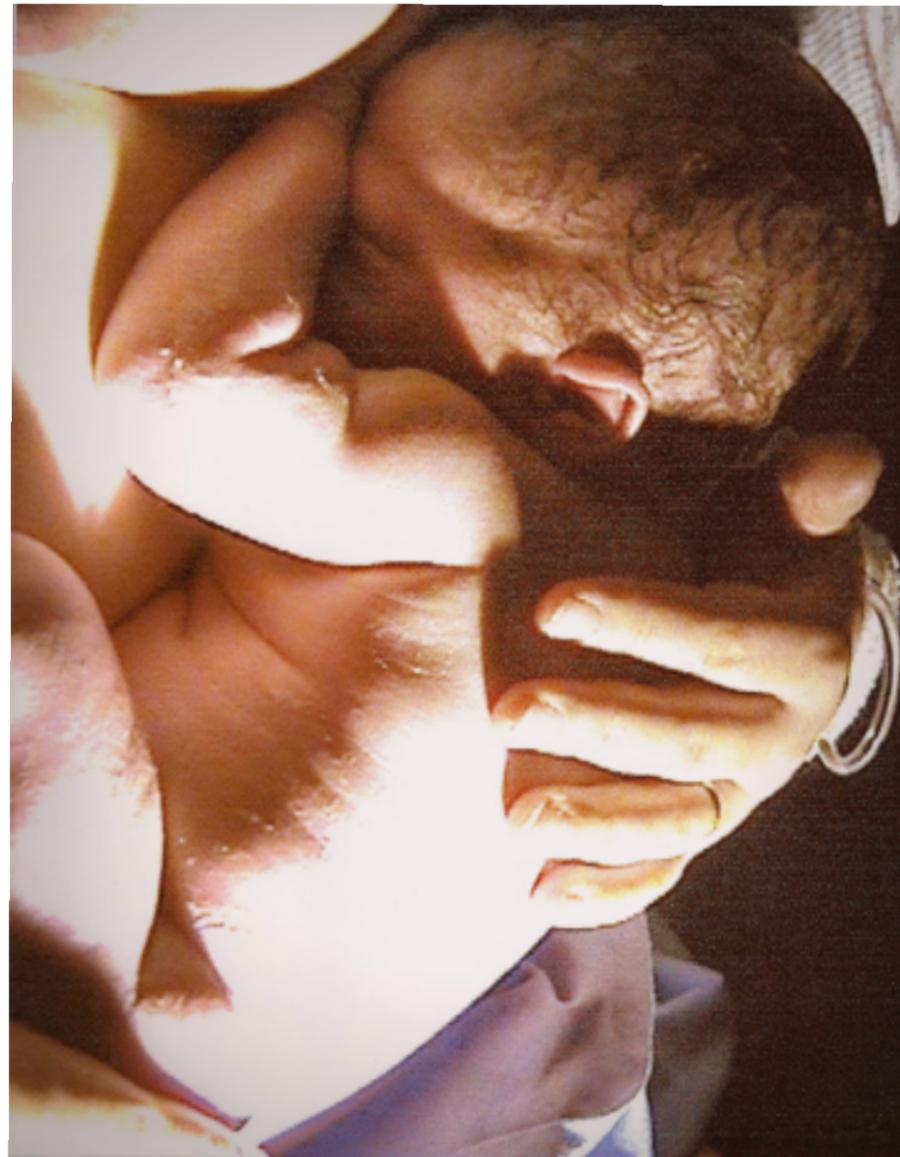
En effet, lorsque quelqu'un prie pour un autre, ce que la personne qui demande la prière lui confie est immédiatement remis entre les mains de Dieu.

Je me sens également vulnérable lorsque je prie pour les autres, pour des intentions spécifiques, parfois lourdes. Prier implique toujours de me rendre vulnérable.

Il est parfois inévitable d'être affecté par le vécu de celle ou celui qui me confie son intention de prière ; les blessures cachées dans cette intention peuvent directement éclairer le vécu de mes propres blessures de manière très directe, sans filtre.

Même si je ne connais pas la personne pour laquelle je prie, un invisible lien me la rend proche.

Tout en priant, j'aimerais parfois réaliser bien plus pour cette personne, que simplement prier. Surtout si je reconnais dans la situation de la personne qui demande la prière, ma propre expérience. Alors, comme je voudrais aider..., en partageant ce qui m'a aidé ! ... Mais je ne peux pas !



De toute façon, il n'y a absolument aucune garantie que ce qui m'a aidé et/ou sauvé dans le passé l'aidera également dans son cas particulier. J'ai dû apprendre à lâcher prise dans mon désir interventionniste. Mettre le bénéficiaire de la prière dans les mains de Dieu, voilà ce que je dois faire. Qui sait mieux que lui ce qu'il y a lieu de faire et comment ?

Cette réalité peut souligner encore davantage mon sentiment d'impuissance. Lâcher prise m'invite à accroître ma confiance en Dieu.

En tant qu'intercesseur, il m'arrive aussi de faire l'expérience de l'impuissance lorsque je ne sais vraiment pas comment formuler ma prière face au problème de la personne qui demande la prière. Ici aussi, je m'en remets à Dieu et j'ai confiance qu'il mettra les mots dans ma bouche. Ou bien, si les mots ne viennent pas, je continue calmement à croire que toute prière est bonne !

Il s'agit vraiment de faire confiance à Dieu ! Celle-ci s'est accrue par ma propre expérience de prière, et dans un certain contexte des circonstances de ma vie dans lesquelles il m'a toujours été permis de faire l'expérience de la présence de Dieu ainsi que de sa grâce.

Dieu m'a inspiré et m'a toujours aidé lorsque je me suis ouvert à lui et il continue de le faire.

La vulnérabilité et l'impuissance sont finalement les deux sentiments « difficiles » qui surgissent le plus en moi lorsque je prie pour les gens.

La chose la plus importante reste : faire confiance à Dieu. Placer en toute confiance la personne pour laquelle je prie dans les mains de Dieu, comme un nouveau-né repose dans les bras d'une sage-femme à la naissance.

Au cœur de ma relation à Dieu, je peux faire l'expérience de prier pour les autres d'une manière fructueuse et épanouissante.

C'est également le seul moyen de ne pas être découragé en tant qu'intercesseur. »

Jo Spoor

Entre vulnérabilité et solidarité.

Actuellement, je vis dans un état de vulnérabilité importante, dû à ma santé.



Père de famille nombreuse, engagé dans une profession qui m'a plongé au cœur de l'être souffrant en tant que médecin, il m'a fallu reconnaître, admettre et assumer progressivement ce nouveau parcours, moi qui me trouvais solidement arrimé au versant sud de la montagne de la vie. Le repos obligé ranime ma pensée, mes sentiments, mes souvenirs, et m'invite encore à la relation.

Il y a quelques jours, je parlais avec un ami, de ce bateau humanitaire, qui depuis 3 semaines, transportant 230 réfugiés africains, cherchait vainement en méditerranée un port où accoster. L'Italie refusait obstinément d'accueillir les réfugiés, disant avoir déjà accepté depuis le début de

l'année bien plus de migrants que son quota. Finalement, c'est en France, à Toulon, que les réfugiés purent débarquer. Plusieurs pays européens proposèrent de recueillir un certain nombre d'entre eux, montrant, selon les médias, une belle solidarité.

Avec mon ami, nous pointions du doigt (au figuré) l'Italie qui n'avait pas montré l'attitude bienveillante attendue. Puis, nous nous sommes posés la question : et moi, de qui ou de quelle cause suis-je solidaire ?

Nous avons convenu d'y réfléchir et de se revoir un peu plus tard.

Quand nous nous revoyons, mon ami me dit qu'il a d'abord regardé le dictionnaire.

« Solidaire » est dérivé du latin « solidus » signifiant « solide, dense » ; le terme exprime la nécessité d'un lien pour remédier à la dépendance naturelle entre les êtres humains et aux besoins qu'ils ont les uns des autres. Certains avancent qu'il faut secourir les personnes en

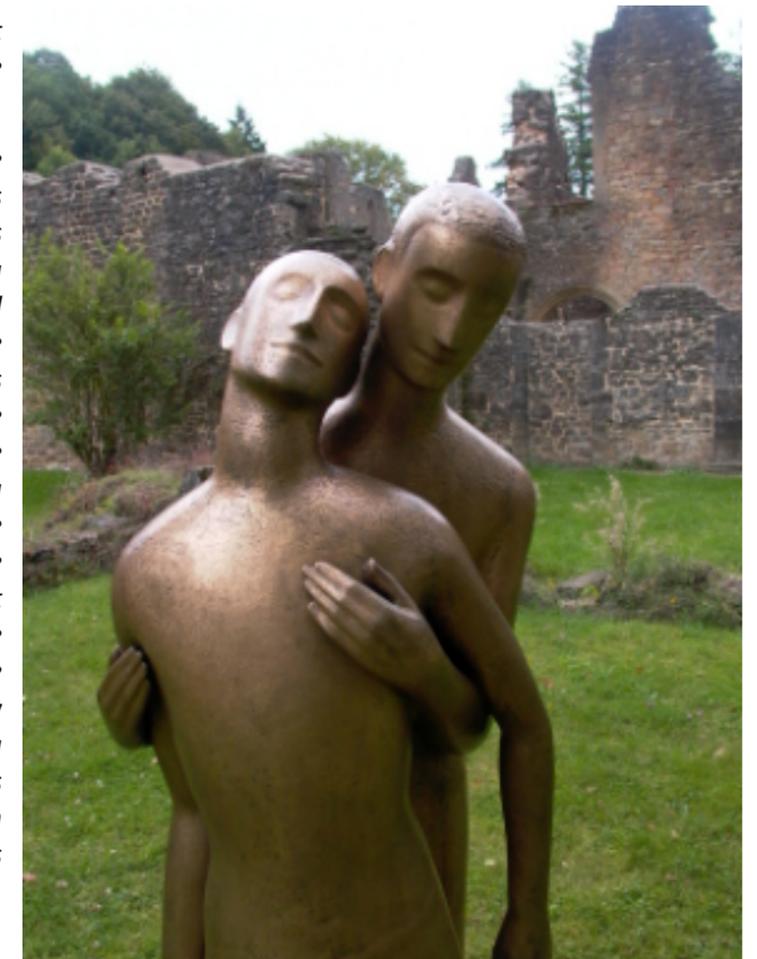
danger quelles qu'elles soient, d'où qu'elles viennent (le danger est rarement défini...) ; d'autres disent qu'il y a un devoir moral d'aide et d'assistance mais de façon limitée entre les personnes d'un groupe ou d'une communauté du fait du lien qui les unit. Le mot prend donc déjà un sens assez différent d'une définition à l'autre...

J'interpelle mon ami : « *Tout cela est intéressant mais pour toi, c'est quoi la solidarité ?* »

Il me répond : « *J'ai appris tout doucement avec le temps. Quand j'ai eu l'âge de raison, j'ai acquis la notion de l'argent et de tous les jouets que je pouvais acheter avec lui. Je me souviens avoir reçu pour Noël de ma marraine une enveloppe avec un gros billet. Lors du repas, on avait évoqué l'Afrique et toutes les personnes qui souffraient de la lèpre. Peu de temps après, avait lieu l'Action Damien ; j'ai eu l'envie de donner mon billet pour l'Action Damien. Ma mère fut surprise mais me laissa faire et me félicita.* »

Mon ami continue : « *Quelques années plus tard, on me demande d'aller porter les sacs de charbon chez une personne âgée qui n'avait plus la force de les porter de la cave à son poêle situé au rez-de-chaussée. Au retour de l'école, cela devient une habitude avec une petite papote à la clé...* »

« *À la fin des primaires, je me retrouve en classe avec François (nom d'emprunt) ; il a des difficultés d'apprentissage, il a un visage un peu particulier, il est sympa mais des garçons se moquent de lui et il n'a pas vraiment d'amis ; j'essaie de me rapprocher de lui et de le rapprocher des copains. Cela n'a pas été facile mais il y a eu une évolution favorable ; la classe est devenue plus unie... C'est comme cela, sans le savoir, que j'ai appris progressivement ce qu'était la solidarité. En y réfléchissant, je me suis rendu compte que c'étaient les personnes qui étaient le plus en difficulté qui avaient le plus besoin de solidarité.* »



Devenu adolescent puis jeune adulte, j'ai bien compris la situation des personnes les plus vulnérables, sans ressources matérielles, brisées dans un contexte de conflit, d'isolement, de dépression ; bien souvent, ces personnes ne parviennent pas par elles-mêmes à remédier à leurs difficultés, ne trouvant guère de soutien à leur situation. Car parfois cette situation peut être mal acceptée par la société en général. »

Je l'interromps : « Que veux-tu dire par « mal acceptée par la société en général » ?



Je sens mon ami hésitant puis il continue : « J'ai un cousin de mon âge qui présente une trisomie 21 ; quand nous étions enfants, je le voyais régulièrement et on jouait ensemble ; plus tard, j'ai naturellement senti une différence ; il parlait difficilement mais on se comprenait ; même si on ne se voit plus très souvent, on reste liés. J'ai appris il y a peu de temps qu'un test de dépistage anténatal était proposé aux futures mères depuis quelques années et que dans la plupart des cas, la

grossesse est interrompue quand on dépiste une trisomie 21. Je ne veux pas jeter la pierre aux couples qui prennent une telle décision car la trisomie 21 fait peur ; c'est vrai qu'il n'est pas facile d'éduquer un enfant porteur de trisomie 21, mais cet enfant ne pourrait-il pas mener une existence positive avec le soutien de sa famille et de la société en général ? C'est ici que la solidarité doit s'exprimer envers l'enfant fragile et sa famille. »

A mon tour, je lui dis : « La solidarité ne doit pas s'exprimer à sens unique ; il devrait s'agir d'une grande chaîne reliant toutes les familles humaines et en particulier chaque être humain qui, à un moment de son existence, présente des difficultés et des besoins qui doivent être soutenus. C'est un peu ce que ma famille et moi avons vécu comme famille de parrainage pour une famille du Souffle de Vie. Ces années-là, nous avons pu être solidaires de leur vulnérabilité et maintenant, c'est nous qui devons accepter de dépendre d'autrui.



Je peux connaître la maladie, la fatigue, la dépression ; je peux avoir besoin d'une aide médicale, psychologique, d'une amitié...La chaîne de solidarité devra m'apporter force et espérance dans ces moments de fragilité. A une autre période plus favorable de ma vie, j'aurai la possibilité de participer à la chaîne de façon active, développer un projet socialement porteur...La solidarité demande réciprocité car comme tout être humain, je me sais vulnérable. C'est ainsi que peut naître une vraie fraternité humaine. »

Et mon ami de réagir : « Tout cela est-il possible ? N'est-ce pas un idéal irréalisable ? »

Je lui réponds : « Oui, c'est un idéal, mais, petit à petit, je veux croire en un monde plus solidaire. »

G.D. Référent pour des questions de santé au Souffle de Vie



Coordination générale du Souffle de Vie

Antenne principale Francophone

J. et M. PHILIPPE
Avenue de Fré 204
1180 Bruxelles
02 975 95 04
info@souffledevie.be

Levensadem

J. et V. VERBEIREN
Floralaan, 6
2640 Mortsel
03 449 48 26
info@levensadem.be

Depuis plus de 35 ans, Le Souffle de Vie aide très concrètement et à long terme, toute femme enceinte, tout couple dont l'attente d'un enfant peut être remise en question par une détresse quelle qu'elle soit. Solitude, adolescence, rejet familial, abandon du père... Risque de handicap ou handicap de l'enfant à naître. Handicap mental, physique ou social des parents. Alcoolisme, toxicomanie...Pauvreté... Les bénéficiaires proviennent de tous les horizons socio-culturels, de toute conscience philosophique ou religieuse, de tous âges et habitent sur tout le territoire de Belgique. Les aides sont diverses et adaptées en fonction des besoins. En outre, l'association propose un accompagnement moral, psychologique relationnel et/ou spirituel aux personnes ayant vécu un deuil périnatal, par avortement, fausse couche ou IMG.

Cartitas Secours vous propose de soutenir le projet Souffle de Vie.

Veuillez adresser vos dons au compte BE14 3100 7989 8683 de Caritas Secours.

Vous pouvez exprimer une préférence pour le projet en mentionnant en communication

« 732107 Souffle de Vie »

Une attestation fiscale vous sera délivrée par Caritas Secours pour les dons de 40 euros et plus.



www.souffledevie.be

leguidesocial

www.guidesocial.be/souffledevie



facebook.com/lesouffledevie